

I. Biographies / Biografieën

JANET POLASKY

«Emile Vandervelde. Le Patron»

Bruxelles, Editions Labor, 1995, 300 p.

A travers cette biographie politique, c'est un demi-siècle de vie politique belge et internationale qui est revisité. En effet, de 1885 à 1938, le leader socialiste surnommé «le Patron» n'a cessé de marquer de son empreinte la scène politique. L'auteur – chercheuse américaine, spécialiste de l'histoire de Belgique – retrace le parcours politique d'Emile Vandervelde au travers de sources d'une grande richesse. Elles viennent de Bruxelles (Institut Emile Vandervelde, Archives générales du Royaume et archives de l'ULB), d'Anvers (*Camille Huysmans Archief*, *Frans Cauwelaert Archief* et *Archief en Museum voor Vlaams Cultuur en Leven*), d'Amsterdam (*Instituut Sociale Geschiedenis*), de Manchester (*Labour Party Archives*), de Louvain et de Gand. Pour la première fois, les PV du Conseil général du Bureau du POB sont systématiquement utilisés.

On assiste, pas à pas, aux recherches d'Emile Vandervelde d'une voie qui concilierait ses convictions marxistes – jusqu'à la fin de sa vie il se réclame de Marx –, son enthousiasme révolutionnaire et ses exigences morales (il restera toujours marqué par le milieu bourgeois libéral dont il est issu); une voie qui réunirait le socialisme théorique né de la pitié et le socialisme pratique né de la souffrance. Convaincu que la clef du changement politique et économique se trouve dans le suffrage universel, il

cherche un chemin entre révolution et réformisme, entre syndicalisme et parlementarisme. Rapidement, Vandervelde se révèle comme un «faiseur de compromis». Il devient l'inventeur du «réformisme révolutionnaire» qui conduira de la grève générale politique à la transformation du système social par la voie parlementaire. Car, dès la fin du XIXe siècle, «le Patron» utilise à fond les ressources du système parlementaire.

L'histoire du rôle de Vandervelde au sein de l'Internationale socialiste qu'il préside de 1900 à 1918 est particulièrement intéressante. Il y cotoie des hommes tels que Engels, Jaurès, Kautsky, Lénine, Blum, etc. Il met, durant cette période exaltante, ses capacités de compromis et son charisme personnel au service de l'unité des socialistes. Unité dont le ciment le plus puissant était, à ses yeux, une camaraderie qui disparut avec la guerre et qu'il regretta jusqu'à la fin de sa vie. L'auteur retrace aussi le rôle particulier d'Emile Vandervelde dans la question du Congo, ses prises de positions face à la révolution russe et, enfin, son dernier combat en faveur de l'Espagne républicaine.

Livre riche donc qui renouvelle la biographie de la plus grande figure socialiste belge ainsi que l'histoire interne de l'Internationale socialiste. Livre facile à lire malgré la qualité assez médiocre de la traduction. Deux légers regrets cependant: nulle part l'auteur ne parle des raisons et de la signification du surnom de Vandervelde, «le Patron», qu'elle fait pourtant apparaître dans le titre de son ouvrage. Mais surtout, on ne sent guère, à travers le récit, la texture humaine de Vandervelde.

de. Alors même que l'auteur insiste sur l'importance, pour le leader socialiste, des relations humaines, de la camaraderie internationale, de ses balades en montagne, etc. Tout cela reste assez désincarné ou vague. L'enjeu pourtant est politique. Ainsi par exemple, qu'en est-il des relations entre Huysmans et Vandervelde? L'auteur n'explique pas pourquoi Vandervelde avait repoussé le choix de celui-ci comme secrétaire de l'Internationale, ni pourquoi il changea d'avis (p. 82)... Autre exemple, on ne saura pas en quoi l'amitié de Vandervelde et du Roi lui est «précieuse» pendant la guerre (p. 96). La jeunesse de Vandervelde est rapidement abordée et l'influence de ses deux femmes à peine esquissée. Bien sûr, cela apparaît comme un choix délibéré de l'auteur. Mais cette dimension n'aurait-elle pas apporté un éclairage important sur la vie politique d'un homme qui ne séparait pas vie privée et vie publique?

Laurence van Ypersele

PIERRE ASSOULINE
«Hergé. Biographie»
Paris, Plon, 466 pages.

J'avoue ne pas partager l'avis tranché du critique du *Standaard der Letteren* (SdL) qui titrait son compte rendu de l'ouvrage «*Pierre Assouline schreef een typisch Franse biografie*», justifiant notamment ce propos, qui tient lieu d'exécution sous sa plume, par le recours exclusif aux sources francophones et le peu de «secrets» révélés. J'avoue même ne pas comprendre la signification de ces lignes si ce n'est, positivement, par opposition

aux biographies «à l'américaine» faites d'anecdotes, de faux secrets révélés, de «scoop» à demi inventés.

Ce n'est pas parce que Hergé fait partie, avec la Bible et Karl Marx, du peloton de tête des auteurs les plus traduits qu'il n'est pas précisément, profondément, et avec une outrance qui fait de son personnage un modèle pour une approche prosopographique, un représentant typique de la bourgeoisie catholique francophone belge d'avant-guerre. Et le mérite d'Assouline, ce n'est pas coutume pour un Français lorgnant vers nos terres, est bien de n'avoir pas confondu Tintin et son créateur, de n'avoir rien caché des grands et petits côtés du dessinateur, et d'avoir, avec justesse, reconstitué un milieu, ses références culturelles et politiques, mais aussi le réseau serré au sein duquel Hergé fonctionna. Et tout cela, n'en déplaise au SdL, c'est de ce côté-ci de la frontière linguistique qu'il s'agissait d'aller le chercher...

Ce n'est pas le lieu, et je n'ai pour cela aucune compétence, de cerner l'auteur de BD et de discourir sur son talent, son école, ses choix artistiques. Il s'agit ici d'une tranche capitale de l'histoire sociale et culturelle de la «Belgique de papa» dont l'entre-deux-guerres et la guerre constituent l'épicentre. L'auteur a bénéficié de l'ouverture totale des archives de la famille. Saluons au passage cette preuve d'intelligence dont la Fondation Tintin a fait preuve, de n'avoir rien caché ni d'avoir en aucune sorte pesé sur la plume. Une fondation qui porte le nom et détient depuis de nombreuses années les archives d'un autre compatriote pres-

tigieux aurait gagné à suivre cet exemple. Travaillant documents et témoignages, Assouline rend son jugement sans prononcer de verdict. Comme très souvent dans une biographie, l'empathie subsiste qui ne brouille en rien le portrait et les vérités pas bonnes à lire pour tous.

Dans le monde contrasté de la bourgeoisie catholique francophone, au delà du scoutisme, masque commode pour banaliser les options, le bagage culturel de l'extrême droite trouve en Hergé son écho explicite. Il ne mène aucune croisade politique, il exprime son milieu, avec ses poncifs, ses haines, ses enthousiasmes, ses hypocrisies, y compris sur le plan affectif. L'abbé Wallez n'a rien de commun avec *La Cité chrétienne*, c'est Wallez qui est le maître à penser de Georges Remi. Tintin ne mène, je l'ai dit, aucune croisade expressément politique: il exprime ce qu'aujourd'hui l'on appellerait le «politiquement correct». C'est pourquoi ses dessins antisémites ne relèvent pas de l'intentionnel: ils sont d'autant plus remarquables qu'ils témoignent du sens commun d'un certain milieu. Ils constituent pour l'historien des mentalités un témoignage d'autant plus intéressant. Il est curieux de relever que croisade il y eut, mais en France, là où l'hégémonie catholique n'était pas acquise auprès de la jeunesse. Hergé fut choisi comme instrument de cette «Reconquista». C'était utiliser toutes les potentialités de ses œuvres, que la Belgique catholique pouvait déguster sur un mode mineur.

En nous donnant toutes ces clés, Assouline fournit à l'historien des éléments

déjà fort précieux, d'un intérêt sans doute plus grand que le fait de savoir avec précision quand et pourquoi il modifia ou ne modifia pas ses dessins. L'auteur nous donne cela aussi d'ailleurs, sans nul besoin de souligner un opportunisme de nature commerciale qui traverse toute la «carrière» de son personnage.

Deuxième temps fort à mes yeux de l'ouvrage: l'immédiat après-guerre. Je me risque là dans une zone incertaine, mais la leçon que le lecteur attentif retirera de cet extraordinaire saga de l'impunité de Georges Remi – ce dernier passa sans dommage là où bien d'autres trébuchèrent, du moins provisoirement – contrevient à bien des clichés sur la résistance et la collaboration, tout comme sur la répression de cette dernière. Le réseau d'indulgence dont Hergé bénéficia traverse en effet allègrement les frontières entre résistance et collaboration. Il a cependant un ancrage commun: le monde de la droite extrême catholique francophone d'avant-guerre dont les protagonistes choisirent qui la résistance qui la collaboration. Cette fracture Résistance/Collaboration présentée souvent comme substantielle à la période de la libération est transcendée par les liens tissés et maintenus au sein de cette frange intellectuelle et artistique qui se reconnaissait en Maurras, flirta ou épousa carrément Rex, vomit l'Espagne républicaine et le Front populaire, haïssait Juifs et Francs-Maçons tout en demeurant enfants soumis de l'Eglise.

Voilà certes qui n'est pas secrets révélés, mais démonstration combien intéressante

te, grille de lecture passionnante pour ce passé proche et contrasté. Qu'importent dès lors quelques erreurs de détails si à travers cette biographie bien documentée et par ailleurs très agréable à lire, l'auteur, sans se départir d'une profonde sympathie pour son personnage, permet au lecteur de capitaliser ces éléments du portrait d'une époque.

José Gotovitch

GUIDO HEYLEN & BERNADETTE HEYLEN-KIEBOOMS
«Louis Kiebooms christen-democratisch journalist en
politicus: vijf jaar politieke gevangene en voorvechter
van de amnestiegedachte»

Kapellen, Pelckmans, 1995, 287 p., ill., doc.

Het leven van de in 1992 overleden nationale en Wilrijkse politicus Louis Kiebooms werd te boek gesteld door een kleinzoon en zijn oudste dochter. Ze verdeelden het werk. De kleinzoon schreef het eerste deel over «de jonge Kiebooms» tot 1945. Hij kon daarvoor steunen op zijn licentiaatsverhandeling over hetzelfde onderwerp waaruit hij vroeger al voor WT een artikel destilleerde. De dochter nam de periode na 1945 voor haar rekening waarin Kiebooms 22 jaar parlamentslid was voor de CVP en 24 jaar burgemeester van Wilrijk. Het dubbel auteurschap leidt tot twee verschillende teksten, wat de auteurs overigens zelf toegeven. Het eerste deel is een min of meer afgewerkte studie, terwijl het tweede deel meer het karakter heeft van een thematische geordende kroniek. Sommige delen zijn goed gestoffeerd, andere, zoals bijvoorbeeld de lokale Wilrijkse politiek komen nauwelijks aan bod. Aan het eind

van het boek worden nog wat impressies over het familiale en persoonlijke leven toegevoegd die evenwel geen wetenschappelijk belang meer hebben en haaks staan op vooral het eerste deel dat de toets van de wetenschappelijke kritiek goed doorstaat. Vanaf het moment dat Kiebooms dochter de pen voert, wordt het verhaal minder kritisch en partijdiger. Dat komt ook omdat de auteur vrijwel uitsluitend steunt op het archief van Kiebooms zelf.

Het eerste deel biedt o.m. een interessante kijk op het Leuvense studentenleven. Kiebooms studeerde te Leuven van 1922 tot 1928. Hij behaalde de diploma's van doctor in de Letteren en Wijsbegeerte en de Rechten. Kiebooms was een volgeling van Frans Van Cauwelaert en werd een vitale pion in de terugdringing van de invloed van de Vlaams-nationalistische studentenbeweging. Met enkele gelijkgezinden stichtte hij «het Kringeske» om het Algemeen Katholiek Studentenverbond (AKVS) te «depolitiseren», waaronder de uitbreiding van de invloed van het partij-katholieke flamingantisme werd verstaan. Kiebooms was vanaf 1925 hoofdredacteur van *De Student* en hij kreeg een forum in *De Standaard* en *Gazet van Antwerpen*. Kiebooms ging fel tekeer tegen de nationalistische ondermijners van België en de katholieke eenheid. Dat bleef hij doen toen hij als jong advocaat een politieke carrière uitbouwde in Antwerpen. Op 1 juli 1937 trad hij in dienst van *Gazet van Antwerpen* en al na enkele maanden werd hij hoofdredacteur. De krant weerspiegelde zijn overtuiging: Vlaamsgezind maar hevig anti-Vlaams-nationalist, anti-com-

munist maar evenzeer anti-nationaal-socialist, vooral militant katholiek en sociaal-conservatief wat zijn steun aan conservatief-autoritaire regimes verklaarde. Ook de stellingname tegen nazi-Duitsland was vooral ingegeven door katholieke motieven. Het kwam de hoofdredacteur niettemin duur te staan. In augustus 1940 werd hij opgepakt door de bezetter die hem opsloot in Sint-Gillis en Berlijn en hem tenslotte op 28 september 1941 naar het KZ Sachsenhausen-Oraniënburg verwees. Guido Heylen beschrijft de geschiedenis van zijn grootvader in het «concentrationair universum» genuanceerd en kritisch. Hij stelt zich niet alleen tevreden met diens getuigenis, maar verwerkt ook de wetenschappelijke literatuur. Om te overleven moest Kiebooms zich een listig «arrangeur» tonen. Dat lukte vrij goed zodat vanaf 1943 het leven in het kamp «draaglijk» werd, totdat door de overbevolking de omstandigheden tijdens de laatste maanden weer verslechterden. De felste beproeving kwam helemaal aan het eind toen Kiebooms één van de beruchte «dodenmarsen» moest doorstaan. Merkwaardig is wel dat hij reeds tijdens zijn gevangenschap geschriften opstelde waarin hij pleitte voor een milde repressie van «ideologische collaborateurs». Aan de andere kant nam zijn anti-communisme af. Hij meende dat communisten in de naoorlogse regering moesten worden opgenomen gezien hun verdienste in het verzet.

Einde mei 1945 was Kiebooms terug in de Scheldestad. In augustus nam hij zijn functie van hoofdredacteur weer op. De

ideologische in continuïteit met de vooroorlog is opmerkelijk. Kiebooms had ook zijn fel anti-communistische gezindheid hervonden. De ideologische polarisering en de koningskwesie speelden uiteraard een belangrijke rol. Toen hij in 1946 verkozen werd als volksvertegenwoordiger voor de CVP, moest hij zijn hoofdredacteerschapschap opgeven. Hij kon zijn geliefde «Gazet» nog wel als spreekbuis blijven gebruiken.

Zijn maidenspeech in de Kamer handelde over de dynamitering van de IJzertoren. Kiebooms pleitte voor de heroprichting van het monument met Belgische subsidies. Hij wilde er een Vlaams-Belgisch en katholiek symbool van maken. Tegelijk keerde hij zich fel tegen het herlevend Vlaams-nationalisme. Dat weerhield hem er dan weer niet van één van de vurigste pleitbezorgers te worden van een verlichting van de repressie en spoedig van amnestie. Er worden 7 hoofdstukken aan gewijd (pp. 118-192). Al op 21 januari 1947 interpeleerde hij over dat thema. Van toen af nam hij elke gelegenheid te baat om in het parlement zijn bekommernis te uiten. Hij zag een milde repressie als een voorwaarde tot een verzoening van de «incivieken» met België. Daartoe probeerde hij tevergeefs de leidende collaborateurs in de gevangenis tot een collectieve schuldbekentenis te overhalen. In 1955 organiseerde hij de eerste grote amnestiemeeting met het Verbond van het Vlaams Verzet, een kleine groepering van katholieke Vlaamsgezinde verzetslui en politieke gevangenen. Hij kwam in groeiend conflict met de grote nationale groeperingen. Toen hij op

20 september 1959 een grote amnestiebetoging in Antwerpen organiseerde incasseerde hij klappen. Zijn inzet voor amnestie kreeg een internationale dimensie toen hij mee in London *Amnesty International* oprichtte en er de Belgische afdeling van patroneerde. Hoe zijn relatie met deze organisatie verder verliep, komt men niet te weten.

Inmiddels bleef Kiebooms zich verzetten tegen de federale idee. Zijn verzet richtte zich evenwel steeds meer naar de Waalse beweging die hij van incivisme beschuldigde. Als de Leuvense kwestie acuut werd, steunde Kiebooms de Vlaamse CVP'ers die de zaak mee op de spits dreeven. Zo gaf hij mee voedsel aan de splijtzwam die de unitaire boom uiteindelijk zou doen splitsen. Het is wellicht symbolisch dat Kiebooms in 1968 na de val van de regering over «Leuven», de nationale politiek moest verlaten om plaats te maken voor een jongere generatie.

Deze biografie is een interessante bijdrage tot de eigentijdse politieke geschiedenis van België, al is het gedeelte over de periode na 1945 beduidend zwakker en minder goed gedocumenteerd.

Bruno De Wever

EVARD RASKIN

«Gerard Romsée: een ongewoon man, een ongewoon leven»

Antwerpen/Baarn, Hadewijch, 1995, 449p., foto's.

Aan biografieën van flaminganten is er geen gebrek. Vele duizenden bladzijden beschrijven het leven van de mannen (vrouwen zijn er nauwelijks te bespeu-

ren) die «alles voor Vlaanderen» hebben geofferd. Ze zijn vrijwel steeds geschreven door flaminganten voor flaminganten. Het is een geschiedenis met gesloten deuren, zich voedend met haar eigen evidenties.

Dat geldt a fortiori voor de levensverhalen van Vlaams-nationalisten, de radicalen van de Vlaamse beweging die zo vaak voor turbulenties hebben gezorgd in de Belgische geschiedenis. De evidentie van waaruit het gros van de biografieën van Vlaams-nationalisten vertrekt, is dat het idealisten uit één stuk zijn. Hun idealisme is de motor van hun bestaan en meteen ook de hele verklaring van hun levensloop. Dat de «cultus van het idealisme» zo zeer beoefend wordt in het Vlaams-nationalisme heeft er zeker mee te maken dat deze politieke familie getekend werd door twee collaboraties, gevolgd door twee zuiveringen, met gebroken politieke en maatschappelijke carrières. Dat gaf aanleiding tot een tegencultuur waarin opoffering en mislukking adellijken zijn. De stroom publicaties die de onlangs overleden publicist Arthur de Bruyne gedurende meer dan een halve eeuw bezorgde, is er wellicht het meest typische voorbeeld van.

Het boek van Evard Raskin over Gerard Romsée breekt met deze traditie van «getuigende geschiedschrijving». Nochtans komt de auteur uit de Vlaams-nationalistische familie. Hij was meer dan 10 jaar volksvertegenwoordiger voor de Volksunie in Limburg, de provincie waar Romsée voor de oorlog de onbetwiste lei-

der van het politieke Vlaams-nationalisme was. Al na enkele bladzijden kom je tot de vaststelling dat het hier een open, kritisch en moedig boek betreft, waarin geen enkele evidentie onbevraagd wordt gelaten. Het is een product van wetenschappelijke analyse en van vele jaren spuurwerk in de bronnen. Het vult een lacune aan want over Romsée bestond omzeggens nauwelijks iets. Dat is merkwaardig, want de man heeft een zeer belangrijke rol gespeeld, en niet alleen in het Vlaams-nationalisme. Tijdens de bezetting was hij als secretaris-generaal van Binnenlandse Zaken één van de machtigste mannen van België.

Romsée was een volkomen atypische Vlaams-nationalist. Dat begint al met zijn afkomst. Hij werd in het begin van de eeuw geboren in Guigoven als de zoon van een rijke Franstalige Limburgse maar uit Wallonië afkomstige rentmeester. Hij groeide op tussen de hoge burgerij en de adel. Aan het Onze-Lieve-Vrouwecollege in Tongeren wierp de scholier Romsée zich op als een hevig Belgische patriot en anti-activist. In 1917 kwam de ommekeer. De Franstalige Limburger geraakte begeistert door de Vlaamse beweging, flamingantische leraars vertelden verhalen over de vernederingen van de Vlamingen aan het front. De geruchtmaakte zaak van een omwille van zijn flamingantisme gestrafte en verbannen Limburgse legeraalmoezenier gaf de doorslag. Romsée beschouwde het voortaan als zijn plicht op te komen voor de rechten van het Vlaamse volk. Hij zag dat echt als een persoonlijke taak. Het begon er al mee dat hij de behoefte voelde zijn

naam te vervlaamsen. Het accent op de voorlaatste letter van zijn naam liet hij voortaan vallen.

Zo kwam Romsée alias Romsee in de Vlaamse beweging terecht. Hij viel niet alleen op door zijn afkomst, ook door zijn gedrag: een goedgeklede en welgemanierde gentleman, met stijl, en ook met enige zin voor decorum, «een aristocraat die in een volksbeweging was terechtgekomen», schrijft Raskin. Metéén denkt men hier aan die andere a-typische flamingant, helemaal aan de andere kant van Vlaanderen. Er bestaat inderdaad enige gelijkenis met de Franstalige opgevoede notariszoon Joris van Severen uit het West-Vlaamse Wakken. De twee hadden nochtans een heel andere loopbaan. Toen Van Severen al de opgemerkte leider was in West-Vlaanderen droeg Romsée nog pamfletten rond in Limburg en studeerde hij Rechten en Filosofie aan de universiteit van Leuven. Romsée werd daar actief in de Vlaams-nationalistische studentenbeweging. Hij werd vice-paeres van het KVHV. Het is in die functie dat hij voor het eerst nationale bekendheid verwierf. In 1924 kwam het tot een hevig conflict tussen het KVHV en de rectorale overheid. Romsée werd weggestuurd van de universiteit. Zijn broodje als martelaar voor de goede zaak leek gebakken. Maar zo was Romsée niet. In plaats van zich te laten fêteren in heel Vlaanderen, trok hij naar het buitenland om verder te studeren in Parijs en Berlijn. Zijn gesloten karakter speelde hem parten. Men kan vandaag nog bewondering opbrengen voor die jonge man die vasthield aan principes omwille

van de zaak en niet omwille van zijn persoon. Overigens had zijn uitsluiting zware persoonlijke gevolgen. Romsée werd ook door zijn vader de deur gewezen en moest in penibele omstandigheden zijn studies verder zetten. Dat deed hij met brio. In 1927 vestigde hij zich als advocaat in Antwerpen. Hij overwoog om in het klooster te treden. Opnieuw constateerde men dat verlangen naar eenzaamheid.

Op dat moment rommelde het volop in Limburg. Een groep Vlaams-nationalistisch gezinde katholieken maakte zich los van de Katholieke Partij door een eigen partij te stichten: de Katholieke Vlaamse Volkspartij. In 1929 gingen ze voor het eerst naar de kiezer. Romsée werd gevraagd om de kamerlijst te trekken in het arrondissement Tongeren-Maaseik. Hij was toen 28 jaar oud. Romsée aanvaardde aarzelend, de kans dat hij het zou halen leek eerder klein. Dankzij een spectaculaire doorbraak van het Vlaams-nationalisme lukte het toch, zij het op het nippertje. Met 68 stemmen op overschot werd Romsée kamerlid. Hij ontpopte zich tot een bekwaam parlamentslid en in Limburg werd hij de onbetwiste leider.

Het Vlaams-nationalisme geraakte inmiddels in een diepe ideologische en organisatorische crisis. In 1931 stichtte Van Severen zijn op fascistische leest geschoeide Verdinaso. Romsée behoorde op dat moment tot de vleugel die het democratische politiek model verdedigde. Het was een vleugel die in de verdediging stond, zeker toen de diepe economische en politieke crisis van de jaren dertig wind in de zeilen gaf van diegenen

die meenden dat een nieuwe antidemocratische orde noodzakelijk was. Romsée en zijn geestesgenoten moesten gedogen dat het in 1933 gestichte Vlaams Nationaal Verbond helemaal op de antidemocratische leest geschoeid werd. Het ideaal was de Dietse volksstaat waarvan het VNV zich de revolutionaire voorhoede beschouwde. Het kostte Romsée en de meeste andere Limburgse Vlaams-nationalisten drie jaar vooraleer ze die bocht konden maken. Pas na de verkiezingen van 1936, toen het VNV opnieuw een doorbraak forceerde, sloten de Limburgers zich aan. Romsée werd VNV-gouwleider voor Limburg. Hij behoorde in het VNV tot de gematigde vleugel die hoopte via coalitievorming met Rex en met de Vlaamse Katholieke Partij tot de macht door te dringen en zo de federalisering van België te bewerkstelligen. Romsée was als pragmaticus ongeschikt voor een radicale en revolutionaire politiek die naar een machtsgreep van het VNV en naar de Dietse Volksstaat moest leiden. Maar tegelijk gedoogde hij deze retoriek en zo werd hij het gematigd boegbeeld van een partij die steeds verder naar rechts afgleed. En Romsée gleed mee. De oorlogsgeschiedenis van Romsée maakt duidelijk wat de gevolgen waren. Zijn partij bond zich met handen en voeten aan een nationaal-socialistische bezetter waarvan het de ideologie in al haar aspecten en consequenties kopieerde. Op geen enkel moment protesteerde Romsée daartegen. Hijzelf werd als VNV'er gekatapulteerd in de Belgische administratie. In augustus '40 werd hij gouverneur van Limburg, in april '41 secretaris-generaal

van Binnenlandse Zaken. Zijn carrière maakte deel uit van de greep naar de macht van het VNV, terwijl hijzelf een essentiële schakel werd in de machtsgreep van het VNV. De machtsconcentratie in zijn persoon was zeer groot en hij gebruikte zijn macht om de machtsgreep van het VNV in het land mogelijk te maken. Dat nam overigens niet weg dat hij zich een bekwaam bestuurder toonde en dat hij een tijdlang door het Belgische Hof beschouwd werd als «het minste kwaad». Met Romsée konden zaken worden gedaan. Maar vanaf 1943 hielden alle contacten tussen Romsée en het Hof op. Raskin maakt brandhout van de mythe dat Romsée een soort «masterplan» op zak had waarmee hij zichzelf en zijn partij uit het collaboratiemoeras kon halen. Deze mythe werd (en wordt nog steeds) gereproduceerd door oud-collaborateurs en hun sympathisanten. Ze steunt finaal op het «zwijgen van Romsée». Raskin toont aan dat Romsée niets meer te melden had dan wat hij effectief heeft gezegd na de oorlog. Overigens is ook de «zwijgende Romsée» mythisch. Volgens de auteur is heel het mysterie Romsée terug te voeren tot zijn gesloten karakter.

De persoonlijkheidsstructuur van Romsée is een essentiële verklaringsgrond voor zijn handelen én voor de mythes die rond hem zijn gegroeid. Raskin heeft op een ernstige manier geprobeerd om de psychoanalytische methode te hanteren. Hij beschrijft Romsée als een narcistische en perfectionistische persoonlijkheid, iemand die zich bewust was van zijn superioriteit, die zich tegelijk zeer verantwoordelijk voelde, maar niet

tot echte intermenselijke relaties in staat was. Een verrassende verklaring die de auteur bij gebrek aan informatie niet kan hard maken, maar waarvoor hij voldoende materiaal aanbrengt om ze als plausibel te kunnen aanvaarden.

«Gerard Romsée: een ongewoon man, een ongewoon leven» is een belangrijke studie die haar plaats verdient in de rij van vernieuwende boeken over de Belgische politieke geschiedenis tijdens het Interbellum en de Tweede Wereldoorlog.

Bruno De Wever

II. Cultuurgeschiedenis / Histoire culturelle

MARC REYNEBEAU

«Dichter in Berlijn. De ballingschap van Paul van Ostayen (1918-21)»

Groot-Bijgaarden, Globe/De Prom, 1995, 264 p.

In 248 pagina's analyseert Marc Reynebeau de twee-en-een-half jaar die Paul van Ostayen in Berlijn doorbracht op de vlucht voor zijn verleden als klein activist, maar ook om de mooie ogen (en meer) van Emma Clément. Dat Berlijn van 1918-21 zou van de jeugdige idealist een «illusieloze, kritische pessimist» (p. 8) maken.

Alhoewel Van Ostayen zelf een voorstander was geworden van een «geontindividueel kunst», wilde Reynebeau het literaire werk van de dichter terecht situeren – wat iets anders is dan unidimensioneel «verklaren»- binnen de omstandigheden waarin deze in Berlijn leefde en werkte.

De auteur begint zijn boek met een hoofdstuk over het Antwerpen van de Eerste Wereldoorlog waar de dandy Van Ostayen hetzelfde pathos tentoonspreidde als een aantal andere jonge activistische wereldverbeteraars. Het was in deze atmosfeer dat hij zich tot (*would-be?*) mentor ontwikkelde van een groepje avant-gardistische plastische kunstenaars. Reynebeau wijst er precies op dat Van Ostayen op literatuurgebied nog niet toe was aan wat hij zijn vrienden onderwees: het «humanitair-dienstbare» moet wijken voor het principe van het autonome kunstwerk (p. 43).

Zijn voeling met de realiteit was overigens helemaal niet afgesneden. In oktober 1918 besloot hij te vluchten, niet in het minst omdat hij erop rekende dat zijn vriendin Emma in Berlijn *so oder so* voor geld zou kunnen zorgen. De auteur schetst vervolgens een bijzonder levendig portret van Berlijn tijdens de revolutiemaanden en van de expressionistische intellectueel-artistische scène. Deze was zeker niet onverdeeld en niet onmiddellijk gewonnen voor de straatactie van de werkende massa's, die wel wat anders was dan theoretische discussies in het *Café des Westens* ofte CdW (wellicht naar analogie met nabijgelegen KdW – *Kaufhaus des Westens* – wat Reynebeau niet releveert). De avant-garde werd ingehaald door de revolutie, aldus Reynebeau, het expressionisme moest de baan ruimen voor dada met zijn nihilistische accenten. Er waren geen zekerheden meer, ook niet qua inkomen. Van Ostayen zou dat vlug ondervinden.

Niet alleen de moeilijke materiële omstandigheden speelden hem parten. In *De*

feesten van angst en pijn, poëzie die hij in de Berlijnse jaren schreef, valt een «diep-existentiële worsteling» samen met een «poëtische zoektocht» te lezen (p. 109). Ontgoocheld wendde hij zich meer en meer naar het transcendente. Wat het Belgische thuisfront betrof waren zijn (afnemende) flamingantische en zijn (zich radicaliserende) linkse overtuiging geen aanleiding (meer) om aan politiek te doen.

Terwijl zijn rol als bemiddelaar in de Vlaams-Duitse kunst (p. 135) maar slaakte, poogde Van Ostayen in persoon het Berlijnse expressionisme van de institutionalisering te redden. Ook dat was tot mislukken gedoemd. Reynebeau evocert eveneens het falikant aflopende avontuur van de groep rond het geplande tijdschrift *Sienjaal*. De blijkens deze hoofdstukken niet van enige messianistische ijver gespeende Van Ostayen poogde inderdaad vanuit Berlijn een club van Antwerpse gelijkgezinde kunstenaars te organiseren. Niet alleen de concurrentie met de groep rond schilder Jozef Peeters maar ook interne «ideologische» onenigheden – Reynebeau citeert Joostens over Van Ostayen: «zageman»! (p. 170) – leidden tot het voortijdige einde van *Sienjaal*.

In zijn voorlaatste hoofdstuk gaat Reynebeau dieper in op de evoluerende literaire concepten van Van Ostayen tijdens de Berlijnse maanden. In het bijzonder de bundel *Bezette stad* komt aan bod. Dit iets minder toegankelijke hoofdstuk draait rond de uiteindelijke conclusie van Van Ostayen dat «in de kunst het 'hoe' het essentiële (is), omdat het 'hoe' de uit-

drukking van het 'wat' is» (p. 204). De kwaliteit van het «Berlijnse» oeuvre is overigens zowat het enige positieve in de jaren 1918-21. Reynebeau benadrukt dat als Van Ostayen uiteindelijk naar Antwerpen teruggaat, dat eigenlijk was omdat zijn vriendin Emma hem de bons had gegeven. Maar ook zijn projecten waren mislukt, zijn vriendengroep was uiteengevallen en op artistiek gebied werd hij niet begrepen. De gedwongen ballingschap was op een ontgoocheling geëindigd, de Berlijnse periode vormde een keerpunt.

Niet alleen slaagde Reynebeau erin met zijn kleine biografische studie een indringend en levendig portret te schetsen van Van Ostayen en de (niet èënduidige) relatie tussen persoon en werk te reconstrueren, maar ook brengt dit boek eigenlijk een stuk cultuurgeschiedenis van de onmiddellijke na-oorlog zodat het niet helemaal voer voor specialisten blijft.

Zijn bronnenonderzoek heeft het Berlijnse avontuur van Van Ostayen wellicht uitputtend behandeld. Hier en daar had hij in meer gebalde vorm kunnen schrijven. Enkele illustraties waren welkom geweest. Ook zag ik het woord «Patagonië» liever op de achterflap verschijnen dan vooraan op het cover. Belangrijk is dit echter niet. Tot slot weze gesignaleerd dat wie verder op één aspect van die bronnen wil ingaan zeker zijn gading zal vinden in het eveneens in 1995 verschenen boek van José Boyens, *De genesis van Bezette Stad* (uitg. Pandora). Het betreft een becommentarieerde en rijk geïllustreerde uitgave van de brieven van Oscar Jespers aan Van Ostayen uit 1920-21 over

het ontstaan van *Bezette stad* en de groepering van het *Sienjaal*.

Dirk Martin

MARIETTE JACOBS

«Zij, die vielen als helden... Cultuurhistorische analyse van de oorlogsgedenktekens van de twee wereldoorlogen in West-Vlaanderen (deel 1)»

Brugge, uitg. Provincie West-Vlaanderen, 1995, 175 p.

Terwijl deel 2 van deze uitgave de eigenlijke inventaris vormt van 863 oorlogsgedenktekens (vooral in het gebied van het IJzerfront) met hun historiek, is het hier voorliggende deel gewijd aan de cultuurhistorische studie en analyse van de gedenktekens. Zij brokkelen niet alleen materieel af maar ook in het collectief geheugen; vandaar dat de auteur nu dit stuk mentaliteitsgeschiedenis wou schrijven.

Jacobs heeft haar materiaal op drie niveaus onderzocht. Eerst komen de initiatiefnemers aan bod en wordt aandacht besteed aan de maatschappelijke spanningsvelden waarbinnen deze opereerden. Daaraan worden enkele cijfergegevens gekoppeld (hoeveel gedenktekens en wanneer opgericht). Tenslotte, en dit is het langste deel, gaat de auteur dieper in op het inhoudelijke aspect. Voor wie, waarvoor en waar komen er gedenktekens? Wat is de betekenis van opschriften, symbolen en tekens?

Jacobs stelt vast dat de eerste stap voor het oprichten van een gedenkteken meestal door de oudstrijdersverenigingen gezet wordt. Desondanks (toelating, subsidie...) wordt het vlug een zaak van lokale politiek waarin katholieken en

liberalen, en in mindere mate socialisten, een rol spelen. Uit Vlaamsgezinde hoek komen er eveneens initiatieven (IJzertoren!). De auteur wijst tevens op de opvallend geringe inbreng van de centrale overheid, in tegenstelling tot Frankrijk en Groot-Brittannië. Initiatiefnemers zijn ook allerhande semi-officiële en kerkelijke instellingen en verenigingen en zelfs privé-personen. Politieke, ideologische en sociale spanningen rond de gedenktekens waren legio. In een case-study van het geval Brugge wordt bv. ingegaan op de tegenstellingen tussen de gemeenteraad en de vaderlandslievende verenigingen, tussen franskiljons en flaminganten, tussen NSB en VOS, tussen gelovigen en vrijzinnigen.

Dat alles had natuurlijk repercussies op de inhoud van het gedenkteken. Jacobs detecteert eerst enkele algemene tendensen. Over het algemeen gaat het om eerder sobere voorstellingen waarin de gewone soldaat een hoofdrol speelt. Dit was niet nieuw; de symboolfunctie van zo'n voorstelling dateert uit de 19^e eeuw. De auteur verwijst hier naar de samenhang met het opkomen van legers van dienstplichtigen die eigenlijk burgers zijn (anders dan huurlingen- of beroepslegers). De Held wordt – zonder goedkoop heroïsme – in een textuele context van «God, Vorst en Vaderland» geplaatst (vooral na de Eerste Wereldoorlog). Er wordt opgemerkt dat specifiek qua iconografische elementen het patriottische het moet afleggen tegen het religieuze en het funeraire aspect. Volgens Jacobs spreekt uit het geheel vooral leedwezen voor de slachtoffers en dankbaarheid

voor de verdedigers van het vaderland. Dat die gevoelens (en het aantal gedenktekens) na de Tweede Wereldoorlog fel afnemen wijt zij aan de afkeer bij de jeugd van gezag, principes en dwang. Afgezien van het feit dat dit een vrij recent verschijnsel is, kan men zich daarbij evenwel afvragen of dit niet eerder te maken heeft met het veel grotere aantal slachtoffers en verwoestingen tijdens 1914-18 in West-Vlaanderen. Onder de meervoudige betekenissen van de gedenktekens vermeldt de auteur ook nog de Vlaamsgezinde. Louter «civiele» (anders dan bv. in het gelaïciseerde Frankrijk) en pacifistische boodschappen daarentegen komen haast niet voor.

Alles bij mekaar valt op dat een bijzonder traditionele christelijke symboliek van overwinning door martelaarschap wordt gebruikt. Even opvallend, maar op dat aspect gaat de auteur niet in, is de povere esthetische kwaliteit van de meeste monumenten. Overigens zou men geneigd kunnen zijn een zeker vormelijk *académisme revu et corrigé* te relateren aan het oudstrijders-discours als dusdanig.

Jacobs ziet uiteindelijk als een van de belangrijkste conclusies dat de «democratisering» van de oorlogsgedenktekens zich doorzette: de gewone soldaat en burger worden geëerd, veel meer dan de veldheer of de veldslag. Een tweede besluit: patriottisme en overwinning worden weliswaar bezongen, maar het gaat essentieel om dodenmonumenten met religieuze inslag.

Deze bijzonder gedetailleerde en overigens uitstekend geïllustreerde studie over

West-Vlaanderen heeft zeker op descriptief vlak het thema wellicht definitief uitgeput. Wat het theoretische aspect betreft is dit werk misschien wat licht uitgevallen. Spijtig genoeg was het onderzoek quasi afgesloten toen in het buitenland meer en meer literatuur verscheen over gedenktekens en herdenkingen enerzijds en over beeldvorming, mentaliteiten en de constructie van (nationale) identiteit en politieke legitimiteit anderzijds. Toch blijft *Zij, die vielen als helden...* zeker een aanrader waarvan het voorbeeld in andere provincies en voor andere thema's navolging verdient.

Dirk Martin

PAUL VAN AKEN

«Niemand te hoog. Humanisme, vrijzinnigheid en Vlaamse literatuur»

Brussel, VUB-Press, 1995, 287 p., ind.

Het mysterieuze motto voor dit boek ontleent de auteur aan de humanist Dirk Coornhert die in zijn *Zedekunst* van 1585 al filosofeerde over «de middelen om tot grondige kennis te komen van de mens zelf. Deze zaken gaan niemand te hoog». Het is in deze humanistische traditie van (zelf)onderzoek in een periode van groeiend ideologisch fundamentalisme dat de auteur zijn bloemlezing wil situeren. Het grootste deel van het boek bestaat inderdaad uit een keuze van proza en poëzie van Vlaamse auteurs, gepubliceerd na de Tweede Wereldoorlog. Die keuze is gebeurd in functie van het voorkomen van thema's die als humanistisch of vrijzinnig kunnen bestempeld worden. De

bloemlezing zelf wordt voorafgegaan door een historisch-thematisch overzicht van de Vlaamse literatuur na 1945 in voornoemde context.

Uiteraard stelt men zich daarbij de vraag welke criteria de auteur gebruikt om «humanistische» en «vrijzinnige» literatuur te detecteren. Het boek begint dan ook met een theoretische vraag waarin hij het betekenisveld van beide termen verkent. Hij besluit dat de humanist iemand is die «het bestaan voortdurend in vraag stelt en dit met het oog op een kwalitatieve verbetering van zijn eigen lot»; diens denken wordt dus «vrijzinnig», werkt bevrijdend en ruimt taboes voor een vrije menswaardige gemeenschap uit de weg (p. 52). Vandaar trouwens dat de «antiklerikale» Walschap evengoed wordt opgenomen als de «congenitale vrijzinnige» Piet Van Aken.

Het beschouwend gedeelte van het boek vormt als dusdanig een lezenswaardig stuk over de filosofisch-ideologische betekenis van humanisme en vrijzinnigheid. Maar in dit werk dat toch de letteren als focus heeft en ondanks het relatieve van «goede» of «slechte» literatuur, ontbreekt m.i. een esthetisch-kwalitatieve dimensie. Een filosofisch-ideologisch «correcte» inhoud alleen, kan geen criterium zijn voor opname in een bundel als deze. Ik griezel dus als ik versregels lees als «zijn kennis werd in stille eenvoud/en zonder hulp van boeken opgevuld./Hij studeerde simpelweg voor mens./Doctor Honoris Causa Humana», in een overigens sympathiek gedicht over een mongoolse jongen (p. 261).

Dat neemt niet weg dat de historische inleiding van van Aken enkele originele invalshoeken verschaft voor een inhoudelijk analyserooster voor de naoorlogse literatuur in Vlaanderen. Hij ziet een zestal thema's. De «getuigenissen» staan voor het direct getuigenis afleggen van vrijzinnigheid en humanistisch gedachtengoed. Lampo en Roger Van de Velde worden hier aangehaald. Maar tekenend lijkt mij een citaat van Hugo Raes, dat hier in extenso volgt: «Wij zaten allemaal met onszelf in de knoop, en ons eerste doel was dus met onszelf in het reine te komen. En dat was in die sombere tijd kort na de oorlog toch niet zo eenvoudig. De jaren 50 waren immers jaren van werkloosheid, van crisis, van koude oorlog. Een schrale, donkere tijd, vol deprimerende psychosen dus. En wij kwamen uit de oorlog, toch wel een frustrerend iets voor onze generatie, die de oorlog precies had doorgemaakt tijdens de jaren waarin men het gevoeligst is, nog angstig en onzeker. Wij zaten allemaal boordevol problemen en moeilijkheden en complexen en ik geloof niet dat ik alleen voor mezelf spreek als ik zeg dat we er lang hebben moeten over doen eer we die te boven kwamen» (p. 59).

Aansluitend op deze en andere «getuigenissen» onderscheidt de auteur poëzie en proza dat onder de noemer «bespiegelingen» thuishoort, m.a.w. reflecties over de eigen levensovertuiging (Raymond Herremans, Richard Minne). «Zoektochten» dan weer, houdt verband met «de poging van de scheppende mens de eenheid in zichzelf en in de wereld om hem heen te vinden» (p. 67). Hier situeert de auteur

Elsschot e.a. Geromanceerde «kronieken» zijn het terrein van bv. Raymond Brulez en Marnix Gijsen.

«Donderkoppen», naar de titel van een roman van Julien Kuypers, betreft de literaire productie die in het teken staat van de Tweede Wereldoorlog, niet alleen als concrete gebeurtenis, maar ook als «tijdloos abstract gegeven» (p. 76). De auteur plaatst hier naast Boon en Lampo enkele relatief minder bekende auteurs. Anderzijds komt Ivo Michiels hier niet voor. Is deze geen «humanist»? Nogmaals, de keuze-criteria van van Aken zijn voor discussie vatbaar.

Opvallend is dat in de laatste categorie «rood en zwart», over de sociaal geëngageerde roman of poëzie, het grootste aantal Vlaamse «vrijzinnige» auteurs gesitueerd wordt. We vinden er Mussche en Boon terug, Piet van Aken en Bart Popelier, Van Vliet en van den Bremt, Claus en de Wispelaere.

Na dit overzicht volgt dan de eigenlijke bloemlezing die het theoretisch deel moet illustreren. Zo blijft de lezer «niet op zijn honger» (p. 7), zoals de auteur stelt. Toch was de mijne na afloop niet helemaal gestild. Naast enkele hierboven aangehaalde bedenkingen, hangt dit ook samen met een formeel aspect. De koppeling van essay en bloemlezing is m.i. geen erg gelukkige formule. Toch heeft dit boek de verdienste een serieuze aanzet te zijn voor een studie van het thema humanisme en literatuur in Vlaanderen.

Dirk Martin

III. Migration / Migratie

RUDI VAN DOORSLAER

«Kinderen van het getto. Joodse revolutionairen in België (1925-1940)»

Antwerpen/Baarn, Gent, Hadewijch-AMSAB, 1996, 254 p.

Dit boek is een deel van de verhandeling waarmee de auteur in 1990 aan de Gentse Universiteit tot doctor in de Geschiedenis promoveerde. Hij doet in dit werk het verhaal van de Oost-Europese joden die in de jaren twintig naar België emigreerden, er zich vestigden en actief werden in de communistische arbeidersbeweging. R. Van Doorslaer deed een beroep op talrijke archieven zowel binnen- als buitenlandse om de leefwereld en het politieke en sociale engagement van de joodse revolutionairen te reconstrueren. Ook uit internationale historische literatuur werd in ruime mate geput.

Dit boek is moeilijk bij een bepaald genre in te delen. Het gaat over migratiegeschiedenis, maar handelt tegelijk over de geschiedenis van de Belgische arbeidersbeweging. Het is echter geen traditionele historiografie van de arbeidersbeweging, die zich concentreert op de organisaties. De auteur noemt het zelf een «soort mentaliteitsgeschiedenis». Hij peilt naar de redenen voor het engagement van de militanten. In dat opzicht is deze studie beslist vernieuwend te noemen, zowel wat de focus (militanten in plaats van organisaties) als wat de thematiek betreft: de drijfveren, motivering en aspiraties van diegenen die in communistische arbeidersbeweging militeerden.

Het grootste deel van het boek wordt besteed aan de reconstructie van de beroepsactiviteiten, het militantisme en de netwerken van organisaties waarin deze immigranten actief waren. Veel aandacht gaat uit naar de vakcentrales en hun gespannen relaties met de joodse inwijkelingen. Het optreden van de joodse communistische militanten wordt steeds gekaderd in de wijzigende politiek van de Komintern, die ook voor de joodse communisten richtinggevend bleef. Ook de activiteiten van de joodse studenten worden niet uit het oog verloren.

Van Doorslaer komt tot het besluit dat het communisme voor deze emigranten functioneerde als een conservatieve reflex tegen de sociale en culturele desintegratie die het gevolg was van de kapitalistische industriële vooruitgang. De communistische ideologie was als het ware een substituuut voor de traditionalistische wereld van het Asjkenazische jodendom, die deze emigranten nog niet volledig van zich afgelegd hadden.

Een provocante stelling, die de auteur aannemelijk maakt voor de joodse revolutionairen, maar die tegelijk nieuwe vragen oproept. In zijn algemeen besluit stelt de auteur dat het onderzoek van het optreden van deze groep joodse emigranten onze visie op het communisme wijzigt: het is, ondanks het revolutionaire karakter tegelijk een conservatieve en anti-moderne ideologie. Hoewel de auteur zich bewust is van het beperkte karakter van de door hem bestudeerde groep, moet toch worden benadrukt dat het ook ging om zeer specifieke sectoren

(diamant, kleding, voeding), die niet kunnen worden bestempeld als de voedingsbodem bij uitstek van de communistische beweging. Om de vraag naar de precieze betekenis van het communisme te kunnen duiden is ook een onderzoek nodig over de mentaliteiten van deze arbeiders en militanten. R. Van Doorslaer heeft met dit boek alvast de weg gewezen naar een vernieuwende methode en thematiek voor dit soort onderzoek.

Dirk Luyten

IV. Politieke geschiedenis / Histoire politique

PASCAL DELWIT & JOSÉ GOTOVITCH (DIR.)

«La peur du rouge»

Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles – Institut de Sociologie, 1996, 225 p.

Il arrive souvent qu'un ouvrage collectif, aussi rationnellement, aussi mûrement conçu soit-il, laisse, une fois refermé, le lecteur sur sa faim. Malgré ses qualités intrinsèques, celui qui a été consacré il y a peu à «la peur du rouge» semble bien appartenir à cette catégorie. Ses promoteurs avaient cependant tenu à définir dès l'introduction la nature du sujet traité, établissant une distinction entre les concepts de «peur» (liée à un objet, motivée par une raison) et d'«angoisse» (sentiment indéfinissable, parfois incompré-

hensible). Sans doute auraient-ils dû en tracer avec la même précision le cadre d'application sur le – relativement – long terme. Car s'ils ont opté pour une approche double, tantôt sociétale, tantôt politique, les lignes de force de l'ensemble n'apparaissent pas clairement. En outre, le XIX^e siècle ainsi que la période de la guerre froide¹ recèlent encore de nombreuses zones d'ombre. On dispose au total d'une vingtaine de contributions agencées avec plus ou moins de bonheur sur la ligne du temps. Epinglons-en quelques-unes.

Il convient tout particulièrement de relever les travaux de Serge Jaumain et de Leen Van Molle. Le premier évoque la grande crainte des classes moyennes confrontées dans la dernière décennie du siècle dernier à l'expansion des coopératives liées au Parti ouvrier belge. Expansion expliquant le distanciellement du petit commerce vis-à-vis de la famille socialiste. Le Parti catholique s'empresse naturellement auprès de ces très modestes bourgeois en quête de protecteurs en constituant des structures d'accueil *ad hoc*. Leen Van Molle, pour sa part, relativise les angoisses du monde rural envers le «péril rouge»: les conservateurs occupèrent toujours en force ce terrain, avec leurs œuvres sociales ou leurs syndicats à base corporative (le très célèbre *Boerenbond* porte le millésime 1890 et il fut suivi de près par l'*Oostvlaamsche Landbouwersbond*,...).

1 Pour la période de la guerre froide, on pourra se reporter au livre de Rudi VAN DOORSLAER et d'Etienne VERHOEYEN, *L'assassinat de Julien Lahaut. Une histoire de l'anticommunisme en Belgique*, Antwerpen, EVO, 1987.

La recherche de Luc Keunings sur les réactions des forces de l'ordre bruxelloises en lutte contre les «subversifs» s'applique pour l'essentiel à mettre en lumière les relations très nuancées qui pouvaient se nouer entre polices communales et militants ouvriers. Une sorte d'entente cordiale pouvait régner... pourvu que ces derniers ne fussent pas des adeptes de l'anarchie, évidemment. Sans doute aurait-il fallu intégrer dans la partie relative au XIXe siècle l'article d'Anne Morelli fixant les stéréotypes de la femme révolutionnaire dans la «bonne société». Ceux-ci se rattachent beaucoup plus à l'image de la lècheuse de guillotine, de la pétroleuse communarde qu'à celle de la suffragette exaltée.

L'entre-deux-guerres a bénéficié d'une attention plus soutenue². José Gotovitch livre ici quelques bonnes pages des rapports de la Sûreté française (récupérées dans les archives ex-soviétiques), fort inquiète des manigances «bolcho-flamingantes» dans notre pays vers 1919-1920. En outre, évoquant le procès anti-communiste de 1923, il voit dans celui-ci un essai d'opération préventive analogue à celle qui avait permis de liquider – une génération auparavant – le Parti socialiste républicain des frères Defuisseaux. Et de s'interroger sur le rôle (la fonction?) de la très ambiguë Société d'Etudes politiques, économiques et sociales, financée par le patronat à partir de 1925 pour puiser des renseignements dans les milieux révolutionnaires.

L'anticommunisme du parti libéral, comme l'explique Marc D'Hoore, est moins compliqué. Il se module tantôt en fonction des «grands principes» de 89 («contre toutes les tyrannies, pour toutes les libertés»), tantôt en fonction des robustes réalités économiques. En fait, les poussées d'adrénaline que connaissait le vieux parti de Paul Hymans en la matière correspondaient aux phases d'agitation sociale. Selon Paul Wynants, la JOC (24.000 adhérents masculins en Belgique francophone vers 1932 contre 7.125 en 1939) s'oppose beaucoup plus, au nom de la doctrine et de l'éthique, au POB qu'au PCB: il est vrai que c'était le mouvement des Jeunes Gardes Socialistes, rattaché à la première formation, qui lui faisait concurrence.

Enfin, parmi les travaux relatifs à la guerre froide, nous retiendrons essentiellement ceux qui traitèrent des tensions entre «rouges» de diverses obédiences. Ainsi Pascal Delwit, qui se penche sur l'anticommunisme du PSB de 1945 à 1954. Opéré sous la houlette de Paul-Henri Spaak, ce positionnement, effectué à l'instar de ses cousins d'Europe occidentale, acheva de l'intégrer dans le système belge. Mais ce choix n'occultait-il pas également un grave déficit de valeurs idéologiques positives? La recherche de P. Delwit peut être rattachée à celle de Joël Kotek. Celle-ci montre que les socialistes redoutaient depuis longtemps le noyautage de leurs frères-ennemis «moscou-taires». Quant à Jean-Michel De Waele, il

2 Mais serait utilement complété par l'étude de Francis BALACE sur «La droite belge et l'aide à Franco», in *Revue belge d'Histoire contemporaine*, 1987 (XVIII), p. 505-689.

essaye d'évaluer les réactions du PCB orthodoxe confronté à cette dissidence maoïste que constitua le «grippisme» en l'an 1963. Autre perception du maoïsme que celle de Roland Lew, qui rattache le phénomène à l'attirance troublante exercée sur les esprits occidentaux par un Orient aussi extrême que mystérieux.

Bref des contributions qui, pour être souvent tonifiantes sur le plan intellectuel, ne permettent pas de disposer de la synthèse que l'on était en droit d'attendre. Comme on dit en pareil cas, les chantiers demeurent ouverts. Largement.

Alain Colignon

PHILIPPE RAXHON

«Histoire du Congrès wallon d'octobre 1945. Un avenir politique pour la Wallonie?»

Charleroi, Institut Jules Destrée, 1995, 131 p.

Spécialiste de la révolution liégeoise et du processus de construction de la mémoire, Philippe Raxhon signe ici la contribution la plus aboutie sur l'histoire du Congrès national wallon. En effet, jusqu'ici, celui-ci avait certes été abordé dans diverses approches sur l'histoire du mouvement wallon mais c'est la première fois, à l'heure du 50^e anniversaire de l'événement, que celui-ci fait l'objet d'une publication scientifique à part entière.

L'ouvrage s'articule pour l'essentiel autour de deux grands axes: les préparatifs du congrès et le congrès en tant que tel. Le livre se termine par la retranscription d'une interview d'André Cools (réalisée en 1986 par Jacques Cloes), né en

1927, pour qui le Congrès national wallon de 1945 est le premier congrès politique auquel il participe. En introduction, l'auteur s'interroge en outre sur le rôle constitutif du congrès en termes d'identité. Il y rappelle combien l'histoire du mouvement wallon est indissolublement liée à celle de son homologue flamand, parce qu'elle s'enracine dans une prise de conscience anti-flamande, entraînant débats et prises de position décalés par rapport à l'évolution de ce mouvement mais essentielles pour comprendre l'évolution de la mentalité des militants wallons.

C'est sous l'occupation que le projet d'organiser un grand congrès a été formulé. Quels sont les motifs à l'origine de cette initiative? L'auteur nous rappelle l'évolution de la Wallonie libre mais n'accorde que peu de place aux débats menés durant l'occupation quant au sort futur de la Wallonie, au sein du Rassemblement démocratique et socialiste wallon, où l'on retrouve pour l'essentiel les membres du comité organisateur du futur congrès. Il évoque, une fois la Belgique libérée, les difficultés à trouver une date, les problèmes de financement de l'entreprise, le choix de la présidence. Il nous donne un compte rendu particulièrement documenté des débats et de l'épineuse question des votes.

La question de la représentativité des congressistes, un élément qui a nourri le débat des opposants au congrès, reste posée dans une certaine mesure au terme de la lecture. Dans un premier temps, les organisateurs croyaient pouvoir maîtriser

la situation mais rapidement ils ont été confrontés au problème de la surreprésentation de certaines régions par rapport à d'autres, Liège en tête bien évidemment, à la masse de demandes individuelles et d'interventions en tous genres. On peut dès lors estimer que le congrès a été certes l'expression d'un profond malaise dans le chef d'une partie de l'opinion wallonne mais qu'il n'a pas touché de manière équivalente ni toutes les couches de la population wallonne ni l'ensemble des provinces wallonnes. On pourrait d'ailleurs pousser plus en avant la question de la représentativité épinglée par les catholiques, hostiles au congrès dans leur immense majorité. Quelle représentativité et sur base de quels critères? Les dernières élections remontaient au mois d'avril 1939 et un conflit mondial les séparait du congrès. Les associations wallonnes de l'après-guerre étaient en train de se structurer – les associations d'avant-guerre avaient disparu pour la plupart – mais, dans la pratique, les sections locales jouissaient d'une large autonomie. Il semblait dès lors difficile d'appliquer partout des critères identiques. L'ouvrage ne s'attarde d'ailleurs pas sur la personnalité des participants au congrès. Il y aurait bien des choses à dire sur leur appartenance sociale: s'agissait-il d'une élite et, dans l'affirmative, de quelle type d'élite? Qui sont les personnalités politiques présentes au congrès et quel est leur poids réel dans leur formation respective? Ce dernier aspect sera sans doute abordé dans un prochain ouvrage de l'auteur qui portera sur le devenir parlementaire des congressistes wallons.

Philippe Raxhon tord définitivement le cou à la légende d'un double vote décidé sur le moment par les organisateurs du congrès, effrayés qu'ils auraient été par les prises de position radicales de certains orateurs et surtout par l'accueil qui leur était fait dans la salle. Le double vote était prévu en tous cas dès le mois de septembre mais la lecture critique de Raxhon nous montre bien à quel point le comité organisateur a été impressionné par l'élan du public et a œuvré pour reprendre les choses en mains, en d'autres termes, orienter le second vote sur la voie du fédéralisme. Pour réussir cette opération, il convenait de susciter un effet de masse autour d'un projet dont les contours demeuraient très flous. Pour réussir l'opération, un vote à main levée semblait la démarche la plus adéquate. Contrairement à ce que la mémoire des témoins mais aussi les travaux historiques nous expliquent, il n'y a pas eu deux mais bien trois votes: les congressistes étant invités à se prononcer une troisième fois le dimanche matin sur un cadre de travail émanant de la commission des résolutions et inscrivant à son programme l'optique fédéraliste. Le tableau portant sur les votes exprimés, basé sur les souvenirs de certains témoins (il s'agit ici du fruit de travaux de séminaire coordonnés par le professeur Gérin) est particulièrement éclairant en termes de mémoire.

Philippe Raxhon nous montre le fossé qui pouvait exister entre certains militants «de base» et la classe politique présente au congrès qui savait jusqu'où ne pas aller trop loin. La revendication de la

réunion à la France est brandie telle un épouvantail que l'on sortira du placard si la revendication fédéraliste n'est pas entendue. L'avenir allait pourtant montrer combien le chemin à parcourir vers le fédéralisme était encore long... et que l'épouvantail rattachiste allait finalement rester au placard (définitivement?).

Au chapitre des regrets – chacun espère toujours trouver les clés de ses propres interrogations ou des réponses nourries à ses curiosités non satisfaites – plusieurs données peuvent être épinglées. Regrettons tout d'abord que l'auteur passe trop rapidement sur une dimension qu'il considère pourtant lui-même comme essentielle: la conjoncture nationale et internationale. En quoi la francophilie inquiète-t-elle les milieux conservateurs belges au même titre que le communisme? Sur le plan national, la vie politique est traversée par divers problèmes: le retour à une économie de paix, la question royale et le problème de la répression. En Wallonie – et même dans toute la Belgique – certains espéraient que la compromission d'une partie du mouvement flamand allait définitivement discréditer le mouvement et que dès lors les griefs wallons, portés par la légitimité de certains résistants, allaient pouvoir être entendus. Pour l'anecdote, Spaak considérait, lui, que la question flamande était résolue! Ces divers éléments sont quasiment passés sous silence.

Philippe Raxhon passe sans doute aussi un peu trop rapidement sur les réactions politiques suscitées par le congrès, réactions qui ne se sont pas limitées aux débats parlementaires de l'automne

1945. Certes, la question wallonne est à l'ordre du jour du conseil général du PSB de décembre 1945 mais, dès avant le congrès wallon, le congrès administratif d'octobre 1945 avait définitivement enterré toute perspective de refonte du PSB sur une base fédéraliste – un système en trois centrales avait fonctionné pour des raisons pratiques durant la guerre – consacrant ainsi la minorisation des socialistes liégeois. Les libéraux sont présents au congrès alors que pourtant leur histoire reste marquée par l'attachement de ce parti à l'unité nationale. Quel était le poids des libéraux wallons et d'un Jean Rey en particulier?

Dans son introduction, Philippe Raxhon épingle bien le rôle du mouvement flamand. Or, son livre ne fait que peu d'échos aux réactions suscitées en Flandre par le congrès ni d'ailleurs à la manière dont les historiens flamands ont traité cet événement. Enfin, dernier aspect, l'auteur sous-estime, nous semble-t-il, l'importance du débat au sein de la classe politique wallonne et francophone. Les adversaires du congrès se retrouvent dans l'ensemble de la classe politique wallonne et pas seulement au sein du PSC, signe que l'unitarisme belge avait encore de beaux jours devant lui en Wallonie. Non seulement le Congrès national wallon suscite l'hostilité de certains Wallons mais que dire alors de la question de Bruxelles qui va empoisonner le congrès à l'heure où il cherche à définir son projet fédéraliste.

Un ouvrage qui appelle donc encore des prolongements de la part de l'auteur mais

nous sommes convaincue qu'ils viendront et seront de la qualité qu'on lui connaît désormais.

Chantal Kesteloot

VINCENT DUJARDIN

«Belgique 1949-1950. Entre Régence et Royauté»

Bruxelles, Racine, 1995, 207 p.

UCL-historicus Vincent Dujardin schetst in dit boek de wederwaardigheden van de regering Eyskens-Devèze die aan de macht was tussen augustus 1949 en juni 1950. Deze regering zorgde voor de ontknoping van de koningskwestie. Het grootste deel van het vijf hoofdstukken tellende boek is aan dit proces gewijd.

Dujardin heeft geen moeite gespaard om alle relevante bronnen voor zijn onderzoek op te sporen. Hij is erin geslaagd inzage te krijgen van de papieren van de hoofdactoren (G. Eyskens, P. Van Zeeland...). Vooral het fonds Van Roey bleek van groot belang te zijn. De auteur heeft ervoor gezorgd zijn informatie te halen bij alle betrokken politieke families. Hij gebruikte de archieven van de studiedienst van de CVP, van de BSP, van de KPB en van de Liberale Partij. V. Dujardin heeft ook Nederlandstalige bronnen en literatuur geïntegreerd. Dit is op zich al een verdienste op een moment dat er bij bepaalde Belgische historici een tendens bestaat om niet langer kennis te nemen van de onderzoeksresultaten van vakgenoten aan de andere kant van de taalgrens.

Een bijzonder rijk bronnenmateriaal gecombineerd met een originele benaderingswijze van de politieke geschiedenis – en diepte-analyse van een korte regeringsperiode – die onwillekeurig doet denken aan *L'an 40*, zijn een goed vertrekpunt voor een vernieuwende studie. In dat opziet slaagde de auteur echter niet volledig. De verklaring hiervoor moet worden gezocht in een niet aan de benadering aangepaste presentatie van de onderzoeksresultaten en een onvolledig ontwikkelde problematisering enerzijds en aan een tekort aan kritische zin op sommige punten anderzijds.

Over de ontknoping van de koningskwestie werd de jongste 15 jaar al heel wat gepubliceerd. V. Dujardin maakt in zijn boek onvoldoende duidelijk waar de nieuwe elementen die hij aanbrengt precies gesitueerd zijn. Dit vloeit grotendeels voort uit de beschrijvende, vaak narratieve benadering van het onderwerp. De auteur beschrijft wat hij in de bronnen heeft gevonden maar problematiseert de nieuwe elementen onvoldoende. Het duidelijkste voorbeeld hiervan is de politieke invloed van kardinaal Van Roey. Die spande zich erg in om Leopold III terug op de troon te krijgen. V. Dujardin geeft dat allemaal goed aan, maar schijnt dat «normaal» te vinden, hoewel dit thema zich uitstekend leent tot een ruimere problematisering van de politieke rol van de kerk in de onmiddellijke naoorlog. Dit had ook moeten gebeuren voor de andere aspecten van het politieke besluitvormingsproces. De auteur had daarbij kunnen vertrekken van de bestaande literatuur en telkens aangeven

op welke vlakken zijn onderzoek nieuwe inzichten aanbracht. Dit kon dan weer, gezien het cruciale proces dat hij beschrijft, tot revisie of nuancering leiden van de politieke geschiedenis van de onmiddellijke naoorlogse periode.

De auteur geeft bijwijken de indruk dat hij zich onvoldoende kan distantiëren van het onderwerp dat hij beschrijft. Zo citeert V. Dujardin – veelvuldig – de mémoires van Gaston Eyskens. Daar is op zich niets op tegen, maar hier krijgt de lezer te vaak de indruk dat de auteur deze bron op een te weinig kritische wijze gebruikt.

Dirk Luyten

V. Seconde Guerre Mondiale / Tweede Wereldoorlog

VICTOR MARQUET

«Contribution à l'histoire de l'Armée Secrète, fascicule VI, L'Action»

Bruxelles, UFAS/UVGL, 1996, 280 p.¹

Met deze nieuwe publicatie zet kolonel Marquet een streep onder een reeks van zes studies over de geschiedenis van het Geheim Leger, zijn voorlopers en vertakkingen. Deze zes studies, die in totaal meer dan 1.000 bladzijden beslaan, vormen de meest volledige historiek van 's

lands grootste militaire verzetsorganisatie. De auteur noemt ze zelf bescheiden «bijdragen» tot deze geschiedenis, maar het staat wel vast dat er – althans op het vlak van de beschrijving van de gebeurtenissen en van de analyse van structuren – niet veel meer kan aan toegevoegd worden. Deze studies zijn ook uitvoeriger en coherenter dan het boek dat in 1986 verscheen o.l.v. Henri Bernard, waarin de bijdragen van Marquet ook al het meest in het oog sprongen.

In de eerste drie delen behandelt de auteur de belangrijkste voorloper van het Geheim Leger, het Belgisch Legioen². De drie volgende delen bevatten de ontwikkeling van de opvolger van deze organisatie, het Leger van België, en de structuur en actie van het eigenlijke Geheim Leger, dat sinds juni 1944 definitief werd ingeschakeld in de invasieplannen en – acties van het geallieerd opperbevel.

Afgezien van de volledigheid van deze bijdragen bestaat de grote verdienste van de auteur in het aanboren van niet eerder systematisch geëxploiteerde bronnen: het volledige archief van het Geheim Leger (met inbegrip van de individuele dossiers van de leden), het archief van het Centrum voor Historische Documentatie van de Krijgsmacht en van de Tweede Directie van het ministerie van Landsverdediging in Londen. Hij heeft ook een beroep gedaan op de documentatie van het

1 Deze studie, evenals de vijf voorafgaande, zijn niet in de handel verkrijgbaar. Ze kunnen bekomen worden bij de Unie van Verbroederings van het Geheim Leger, Terkamerenboslaan 98, 1050 Brussel.

2 Deze eerste drie delen verschenen in 1991 onder de titel *Aux origines de l'Armée Secrète: la Légion Belge* (Koninklijk Legermuseum, Centrum voor Militaire Geschiedenis, Bijdragen nr.25, 422 p.).

Auditoraat-generaal bij het Militair Gerechtshof, van het Bestuur van Oorlogsgetroffenen en van de *Special Operations Executive* (SOE), de Britse dienst die tijdens de Tweede Wereldoorlog instond voor contacten met het gewapend verzet.

De combinatie van al deze gegevens levert een boeiend geheel op, waarvan het meest originele aspect ongetwijfeld de gedetailleerde behandeling van de relaties tussen het Geheim Leger en de Belgische regering in Londen vormt.

Het dient gezegd dat Marquet geen enkel netelig punt van de geschiedenis van het Geheim Leger en zijn voorlopers uit de weg gaat. Het neteligste aspect, dat eerder aanleiding heeft gegeven tot polemieken en gepassioneerde controverses, is zeker de wens van deze verzetsorganisatie om tijdens en eventueel na de bevrijding deel te nemen aan de «ordehandhaving» – een wens die overigens niet tot het Geheim Leger beperkt bleef. Tot einde 1942 heeft deze intentie de relaties tussen «Londen» en het Belgisch Legioen vertroebeld, in zulke mate dat de afkeer van de leider van het Belgisch Legioen, commandant Charles Claser, voor de regering en de politici in het algemeen, in augustus 1942 aanleiding heeft gegeven tot een breuk tussen SOE en de regering. Merkwaardig is hierbij – en het is jammer dat de auteur dit niet onderstreept – dat de invalshoek van Britten en Belgen bij dit conflict totaal anders was. Voor de Belgische regering, gesteund door de Staatsveiligheid o.l.v. Fernand Lepage, kwam het erop aan te vermijden dat «de militairen» en in de eerste plaats de zeer koningsge-

zinde Claser, een actie zouden ondernemen die er kon toe leiden dat de parlementaire democratie werd beknut of kortweg afgeschaft en dat zij koning Leopold III een quasi-dictatoriale macht zouden in handen spelen. Voor SOE was dit politiek aspect ongeveer te verwaarlozen: wat deze dienst wenste was een vlotte samenwerking met de Belgische «militairen» van de Tweede Directie zonder steeds rekening te moeten houden met de «burgers» van de Staatsveiligheid die overal politieke complotten meenden te ontwaren. Bovendien was de «zaak Claser» de spreekwoordelijke druppel die de emmer deed overlopen. Ook dit komt bij Marquet onvoldoende uit de verf. Toen Claser in juli 1942 in Londen aankwam werd hij «eerst» door SOE ondervraagd; pas daarna kon (of wilde) hij leden van de Belgische regering en van de Staatsveiligheid ontmoeten. Voor de Staatsveiligheid was dit net iets teveel. Sinds 1941 had SOE er een gewoonte van gemaakt Belgen als agenten te recruteren en naar België te sturen zonder de regering daarover in te lichten. Lepage had hiertegen lang en vergeefs geprotesteerd. De breuk met SOE heeft ook op dit vlak positieve gevolgen gehad: vanaf einde 1942, toen de relaties met SOE hersteld waren, was de Staatsveiligheid volledig op de hoogte van de opdracht van SOE-agenten die naar België werden gestuurd.

Op een paar andere punten vertonen deze studies van V. Marquet enkele schoonheidsfoutjes. Zo is de bibliografie ver van volledig en is er bij de voetnoten af en toe iets misgelopen. Maar al bij al is dit een merkwaardige studie, zeker als men weet

dat de auteur een oudgediende is van het Belgisch Legioen en het Geheim Leger, en dat hij deze studie als amateur-historicus heeft moeten aanvatten.

Op enkele plaatsen besteedt Marquet enige aandacht aan het sociaal milieu waarin de leden van het Geheim Leger gerecrueteerd werden. Moderne historici zullen wellicht vinden dat dit te weinig is gebeurd. Maar het lijkt mij dat deze benadering gemakkelijker en waarschijnlijker relevanter is als ze op lokaal vlak wordt toegepast, zoals dat bijvoorbeeld is gedaan door Marie-Pierre Verhaegen voor het verzet in Merelbeke.

Etienne Verhoeyen

JOOST BALLEGEER

«Repressie en interneringskampen in Kortrijk (1944-1947)»

Kortrijk, Volksunie Kortrijk, 1995, 104 p.

In deze kleine studie, uitgegeven door de Volksunie van Kortrijk wordt een reconstructie gegeven van repressie en interneringen in Kortrijk tussen 1944 en 1947. Veel aandacht gaat daarbij uit naar de geschiedenis van het interneringskamp «De Wikings». Dit werkje brengt vooral feitelijke gegevens aan. Contextualisering en verklaring ontbreken nagenoeg volledig. Het eindresultaat is een vorm van geschiedschrijving die in de Vlaamse Beweging «klassiek» is geworden: de repressie was onrechtvaardig, de «straat», daartoe aangezet door het linkse verzet, terroriseerde de collaborateurs, die wederrechtelijk werden opgesloten in interneringskampen en daar slecht behandeld. De hele groep van de colla-

borateurs is het collectieve slachtoffer van een onbillijke repressie en een blinde volkswroede. Is de tijd ondertussen niet gekomen voor een meer problematiserende benadering, die zoekt naar nuances (werden alle collaborateurs in dezelfde mate geïnterneerd?) en verklaringen voor het fenomeen van de «volkswroede», een recurrent verschijnsel, dat zich vaak afspeelt volgens min of meer geijkte patronen. De meest geëigende schaal om dit te doen is het lokale vlak. Daar is het onderzoeksveld voldoende beperkt om het noodzakelijke detailonderzoek te doen. Dit werkje was een gelegenheid geweest om een dergelijke werkwijze toe te passen. De auteur kon immers een beroep doen op interessant materiaal zoals correspondentie en dagboeken van geïnterneerden. Hij vond ook het archief van het interneringskamp terug. Met dat materiaal, waarvan een deel in bijlage wordt afgedrukt, wordt echter weinig gedaan. Bepaalde nochtans cruciale aspecten van de repressie en de interneringen worden onvoldoende geëxploreerd. Op blz. 35 wordt bijvoorbeeld de samenstelling gegeven van de consultatieve commissie, die bij elk interneringscentrum bestond en de minister van Justitie advies moest geven over vrijlating van geïnterneerden. Het beleid van deze commissies was in veel gevallen geconstateerd omdat vaak invloedrijke personen sneller werden vrijgelaten. Dit is wellicht te verklaren door de specifieke samenstelling van de commissies (lokale notabelen). Daarom is het noodzakelijk na te gaan wie precies in die commissies zat en welke sociale positie die per-

soon in de lokale gemeenschap innam. Dit gebeurt hier niet. Alleen de namen van de leden van de commissies worden gegeven, zonder enige biografische kadering. Het materiaal dat in dit werkje wordt aangereikt wacht op een verdere historische verwerking.

Dirk Luyten

VI. Sociale en economische geschiedenis / Histoire sociale et économique

MARTINE VERMANDERE

«Adamastos. 100 jaar Algemene Diamantbewerdersbond van België» (Bijdragen tot de Geschiedenis van de Socialistische Arbeidersbeweging van Antwerpen, II)

Antwerpen, AMSAB, 1995, 142 p.

De Algemene Diamantbewerdersbond van België (ADB), de socialistische vakcentrale van de diamantarbeiders, bestond in 1995 100 jaar. Martine Vermandere, medewerkster van AMSAB-Antwerpen, kreeg de opdracht een geschiedenis van de ondertussen gefusioneerde centrale te schrijven. Dit gedenkboek, fraai uitgegeven en geïllustreerd met talrijke foto's en tijdsdocumenten is er het resultaat van.

De auteur maakte gebruik van het archief van de organisatie, maar ook van fondsen bewaard op het Archief en Museum van het Vlaamse Cultuurleven en het Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis in Amsterdam. Ook uit congresverslagen en uit het tijdschrift van de centrale werd geput. M. Vermandere

ging occasioneel te rade in de publicaties van de concurrerende katholieke vakorganisatie.

De geschiedenis van de Belgische vakbeweging is tot nu toe vooral uitgegaan van de sociale organisaties en meer bepaald de interprofessionele koepels. Dit leidt tot een generaliserend beeld, waarin wordt gewerkt met zeer algemene modellen (patroons versus industriële proletariërs), die echter niet toelaten bepaalde fenomenen, die niet in dat algemene beeld passen adequaat te plaatsen of te verklaren. Dat dit beeld dient te worden gecorrigeerd blijkt uit deze studie, die een kleinere analyse-eenheid, weliswaar nog altijd een organisatie, als uitgangspunt neemt, maar tegelijk de band legt met de economische en sociale verhoudingen in de sector. Die waren zeer specifiek, wat de verklaring vormt voor het ontstaan van een type syndicalisme met bijzondere kenmerken. Het syndicalisme had ongetwijfeld corporatistische trekjes, wat in de hand gewerkt werd door de onduidelijke scheiding patroon/arbeider. De centrale had zelf een fabriek opgericht en was dus tegelijk werkgever en vakorganisatie. Anderzijds valt ook het sterke internationalisme van deze centrale op. Af en toe is de voorstelling van zaken echter een beetje te simpel en te weinig genuanceerd.

Dit vloeit ten dele voort uit het genre waartoe deze publicatie behoort. De opdrachtgever is een vakorganisatie, die aan haar leden een leesbare publicatie wil aanbieden. Dat impliceert een speciale stijl en speciale keuzes, die maken dat een dergelijk boek niet kan worden beoor-

deeld met dezelfde criteria als een «echt» wetenschappelijk werk. Toch had op enkele punten de geschiedenis van de ADB in een bredere wetenschappelijke context kunnen worden gesitueerd. We vernemen bijvoorbeeld niets over de syndicalisatiegraad en de stakingsintensiteit, hoewel deze basisgegevens interessant vergelijkingsmateriaal hadden kunnen aanreiken. De auteur stipt aan dat de ADB op het einde van de vorige eeuw erg aan haar politieke autonomie was gehecht, vooral om katholieke en liberale diamantbewerker – potentiële leden – niet voor het hoofd te stoten. Of deze strategie vruchten afwierp komen we niet te weten.

Deze punten van kritiek nemen niet weg dat hier interessant empirisch materiaal wordt aangereikt, dat echter naar de smaak van de louter wetenschappelijk geïnteresseerde lezer wellicht te weinig in de globale context van de sociale en vakbondsgeschiedenis wordt geplaatst. De auteur heeft voldoende materiaal bij elkaar gebracht voor een echt wetenschappelijk artikel, dat deze vakcentrale met haar speciale kenmerken zeker verdient. Een dergelijke aanvulling zou aan dit project een grote meerwaarde geven.

Dirk Luyten

DIRK LUYTEN

«Sociaal-economisch overleg in België sedert 1918»

Brussel, VUB-Press, 1995, 207 p.

VUB-historicus Dirk Luyten, die totnogtoe vooral over het corporatisme heeft gewerkt en op dat onderwerp doctoreer-

de in 1992, trekt met dit boek zijn vraagstelling open naar de historische oorsprong en ontwikkeling van het Belgische overlegmodel sinds de Eerste Wereldoorlog. Door het overlegsysteem in een ruimer historisch perspectief te plaatsen, beoogt hij geen wetmatigheden aan te duiden, die zouden toelaten toekomstvoorspellingen te doen of remedies voor het beleid voor te schrijven. Luyten opzet is bescheidener en realistischer: een bijdrage leveren tot een beter begrip van de actuele situatie en discussie door de zaken eens helder en nuchter op een rijtje te zetten voor niet-specialisten. Mythische momenten zoals het Sociaal Pact van 1944 versluieren immers de praktijk van het overleg, dat conflictueus was en pas vanaf de jaren zestig goed is beginnen functioneren.

De driehoeksverhouding tussen patroonaat, vakbonden en de staat vormt de basisstructuur van het boek, dat chronologisch is opgevat en uit vijf hoofdstukken bestaat: 1) de start van het overleg na de Eerste Wereldoorlog en de werking van de paritaire comités tot 1936, 2) de jaren dertig als vat vol tegenstrijdigheden, 3) de Tweede Wereldoorlog, 4) de institutionele uitbouw van het overleg in de jaren 1944-1952 en 5) de uitdieping van het overleg in de jaren vijftig en zestig. Eindpunt van de studie is de – verrassend korte – periode van optimaal functionerende fordistische arbeidsverhoudingen tijdens de jaren 1960-1975. Daarna kwam het overleg in een sukkelstraatje terecht. Het boek wordt afgesloten met een interessante epiloog, waarin de auteur de krachtlijnen van zijn studie weergeeft en

de versukkeling van het overleg sinds 1975 encadreert. Het zijn vooral de politieke aspecten van het sociaal-economisch overleg die Dirk Luytens aandacht krijgen. Ofschoon de studie een sterk synthetisch karakter heeft, voor een breder publiek bestemd is en dus niet de prentie heeft over de hele lijn vernieuwend te zijn, kan uit het notenapparaat opge maakt worden dat heel wat nieuw archiefmateriaal aangeboord en verwerkt werd. Jammer genoeg bevat het boek geen afzonderlijke bronnenlijst waarin dat nieuwe materiaal op een meer overzichtelijke wijze wordt gepresenteerd.

Mijn belangrijkste kritiek betreft het schematische karakter van de analyse. We krijgen een geraamte zonder vlees en bloed. Nu is het uiteraard bijna ondoenbaar om veel biografische gegevens toe te voegen of bepaalde belangrijke onderhandelingen gedetailleerd te gaan uitspitten in een studie die qua omvang beperkt moest blijven en toch vrijwel de hele twintigste eeuw omspannt. Een synthesewerk heeft nu eenmaal andere stijlkenmerken dan een micro-onderzoek. Hoe dan ook, de actoren – vakbonden, patronen en staat – zijn in Luytens studie antropomorfe instituties; de mensen die in het verhaal een hoofdrol speelden, zijn representanten van de institutie waartoe ze behoorden zonder eigen gezicht. Misschien is dit in de sterk gebureaucratiseerde en geformaliseerde wereld van het sociaal-economisch overleg doodeenvoudig de realiteit. Niettemin had het verhaal mijns inziens aan levendigheid en spankracht gewonnen wanneer de mens achter de institutie wat meer uit de verf

was gekomen en de machtsstrijd concreter was voorgesteld.

Hierbij aansluitend houd ik uit deze studie de indruk over dat de sociale partners – of minder eufemistisch, sociale antagogen – veel investeerden in het ontwerpen van diverse modellen en blauwdrukken, doch keer op keer door concrete strijd aan de basis voor voldongen feiten werden geplaatst. Met het oog op de sociale vrede werden doorheen de geschiedenis diverse strategieën uitgedacht, waarbij men niet anders kon dan buiten de waard van 'spontane' stakingsgolven rekenen. De georganiseerde arbeidersbeweging had/heeft de arbeiders immers nooit helemaal in de hand. Het sociaal overleg lijkt dan ook een ingewikkelde superstructuur, waarbinnen veel schijngevechten plaatsvonden. Op dit punt kan men opnieuw de eeuwige vraag stellen waarom de vakbonden na de Eerste Wereldoorlog zo resoluut de kaart van het overleg en de pacificatie trokken. Het antwoord van Dirk Luyten is dat ze zich via de sociale vrede van de erkenning door het patronaat probeerden te verzekeren om op die manier hun macht te vergroten. Hier stuiten we evenwel altijd op de paradox dat uitgerekend het stakingswapen de arbeidersbeweging een bepaalde macht verleent, die ze niet zou bezitten indien ze het stakingswapen bij wijze van spreken zou begraven of zou kunnen begraven.

Vanuit mijn eigen belangstelling voor de effecten van sociaal protest vraag ik mij af of de studie van Dirk Luyten niet kan herlezen worden vanuit de hypothese dat

stakingsgolven telkens een dynamiserende factor waren bij de uitbouw van het overleg. Hiermee wil ik niet beweren dat er een eenduidig positief verband zou bestaan tussen stakingen en overleg. Luyten nuanceert dit verband terecht door te wijzen op de anti-syndicale strategieën van bepaalde werkgevers na traumatiserende gebeurtenissen. De stakingsgolf van 1936 is hier het typevoorbeeld. Maar toch... is het frappant hoe vaak de weigerachtigheid van de patroons ten aanzien van het overleg met de vakbonden, die in Luytens studie vrijwel een constante is, pas doorbroken kon worden tijdens stakingsbewegingen. Precies in die dialectiek speelt het bondgenootschap tussen de vakbonden en de staat, die intervenieerde om de sociale pacificatie te bewerken. Staking en overleg zijn met andere woorden weerskanten van dezelfde medaille. Dirk Luyten komt in het vierde punt van zijn epiloog tot een zelf-

de slotsom waar hij stelt dat de tegenstelling tussen overleg en conflict historisch gezien een valse tegenstelling is. Hierop voortbordurend komt bijna impliciet uit de studie naar voor dat elke voluntaristische opvatting van wat zich in het veld van het sociaal-economisch overleg afspeelt voorbijgaat aan de structurele onmogelijkheid van – bijvoorbeeld – een keuze tussen conflict of overleg.

Deze kanttekeningen geven enkel aan dat het boek van Dirk Luyten meer is dan een nuttig overzichtswerk voor wie de actuele discussie over het sociaal-economisch overleg beter wil begrijpen. Op een genuanceerde en gepondereerde manier schetst de auteur de hoofd- en zijwegen van de geschiedenis van het overleg en levert daarmee op zichzelf al een zeer leeswaardige bijdrage tot de actuele discussie.

Gita Deneckere